

Brief aan **Lettre** de koning **au roi**

“N’oubliez jamais que les
rois ne règnent point pour
leur propre gloire, mais pour
le bien des peuples.”

Minerva tot Telemachus in *Les
Aventures de Télémaque*

François de Salignac de la Mothe
Fénelon, aristocraat met exquise
manieren en begiftigd met een
oprecht geloof, wordt geboren in de
Périgord op 6 augustus 1651. Hij wordt
priester gewijd in 1676. Op 16 augustus
1689 wordt Fénelon benoemd tot
opvoeder (“précepteur”) van Louis
duc de Bourgogne, de zevenjarige
zoon van de Grand Dauphin en klein-
zoon van Lodewijk XIV. Hij is dan al
geïntroduceerd aan het hof en heeft

Luc Devoldere

« N’oubliez jamais que les
rois ne règnent point pour
leur propre gloire, mais pour
le bien des peuples. »

Minerve à Télémaque dans *Les
Aventures de Télémaque*

François de Salignac de la Mothe
Fénelon, aristocrate distingué et
homme de foi, est né dans le Périgord,
le 6 août 1651. Il reçoit la prêtrise en
1676. Le 16 août 1689, il est
nommé précepteur du duc de
Bourgogne, Louis, âgé alors
de sept ans, fils du Grand
Dauphin et petit-fils de Louis
XIV. Fénelon est déjà intro-
duit à la cour et a acquis l’es-
time et l’amitié de la marquise

Een anonieme
brief van
Fénelon aan
Lodewijk XIV

Une lettre
anonyme de
Fénelon à
Louis XIV

er de achting en vriendschap gewonnen van de Marquise de Maintenon, in het geheim gehuwd met de koning. In 1693 wordt de briljante predikant verkozen in de Académie Française.

In december 1693 of 1694, het jaar waarin de hoge broodprijs tot volksoptstanden leidt, stuurt Fénelon een anonieme brief, gericht aan Lodewijk XIV, aan Madame de Maintenon. Hij hoopt dat zij de monarch zal wijzen op de rampzalige toestand van het koninkrijk.

De brief roept op tot ware politieke deugdzaamheid en waarschuwt tegen de zucht naar roem. Fénelon zal op deze thema's terugkomen in de pedagogische roman, geschreven in 1694 voor zijn pupil, de kleinzoon van Lodewijk

XIV: *Les Aventures de Télémaque*, een vervolg op de Odyssee van Homerus, een heuse *Bildungsroman* waarin Telemachus de wereld leert kennen, geleid door Minerva in de gedaante van de held Mentor.

In zijn brief houdt Fénelon een vlammend requisitoir tegen de veroveringspolitiek van Lodewijk XIV. Het land kreunt van ellende, het volk lijdt onder geldverslindende oorlogen, vooral die tegen Holland in 1672. De vorst is de speelbal van vleiende hovelingen en onbekwame ministers en geen oprechte christen: hij gelooft namelijk uit vrees voor de hel in plaats van liefde voor God.

We weten niet of de monarch de brief ooit onder ogen kreeg.

de Maintenon, mariée secrètement au roi. En 1693, le brillant prédicateur est élu à l'Académie française.

En décembre 1693 ou 1694, période marquée par des révoltes frumentaires, Fénelon envoie anonymement à Madame de Maintenon une lettre destinée à Louis XIV, dans l'espoir que la marquise attirera l'attention du monarque sur la situation catastrophique du royaume.

Cette lettre exhorte à la vertu politique et met en garde contre le désir de gloire. Fénelon reviendra sur ces thèmes dans un roman pédagogique, écrit en 1694 pour son élève, le petit-fils du Roi-Soleil : *Les*

201 *Aventures de Télémaque*, une suite de l'*Odyssee* d'Homère,

un véritable « Bildungsroman » dans lequel Télémaque découvre le monde sous la conduite de Minerve qui a pris les traits du héros Mentor.

Dans sa lettre, Fénelon fait un réquisitoire enflammé contre la politique de conquêtes du roi Louis XIV. La misère est accablante et le peuple souffre des guerres qui ruinent le pays, notamment celle de Hollande en 1672. Le souverain demeure exposé à la flatterie de ses courtisans et à l'impéritie de ses ministres. Ce n'est pas un bon chrétien, car il conçoit plus de crainte pour l'enfer que d'amour pour Dieu.

Nous ignorons si le monarque a lu cette lettre.

En tout cas, il n'a jamais su que son auteur était Fénelon, car il nomme

In elk geval zal hij niet geweten hebben dat de auteur Fénelon was, want hij benoemde hem op 4 februari 1695 tot aartsbisschop van Cambrai, met behoud van zijn functie aan het hof.

Op 1 augustus 1697 valt Fénelon in ongenade: hij krijgt het bevel zich terug te trekken in Cambrai, de zetel van zijn dioceses. Zijn ongenade heeft alles te maken met zijn steun aan het quietisme, de mystieke doctrine die de passiviteit van de mens in de mystieke ervaring van het goddelijke benadrukt en de cultus en deugd naar het achterplan verwijst. Lodewijk XIV volgt Bossuet in zijn afwijzing van deze "bevlieging" die als een bedreiging voor de "divine tissued" van de

kerk wordt gezien. De bezielster van de beweging Madame Guyon wordt gevangen gezet in Vincennes en uiteindelijk in de Bastille. De paus veroordeelt het quietisme en Fénelon wordt gedwongen zich te onderwerpen.

In januari 1699 wordt hem de titel en het pensioen van "précepteur des Enfants de France" ontnomen.

De ongenade is totaal als in april van dat jaar *Les Aventures de Télémaque* verschijnt, zonder toestemming van de auteur. Men leest in het boek over de opvoeding van een jonge prins een aanklacht tegen het absolutisme van Lodewijk XIV.

De vorst zelf is niet mals voor Fénelon: "Monsieur l'archevêque de Cambrai est le plus chimérique des

ce dernier le 4 février 1695 archevêque de Cambrai en maintenant ses fonctions à la cour.

Le 1^{er} août 1697, Fénelon tombe en disgrâce : il reçoit l'ordre de se retirer à Cambrai, siège de son archidiocèse. Ce revers de fortune s'explique par le soutien qu'il a apporté au « quiétisme », une doctrine mystique qui prône la passivité de l'homme pour atteindre la communion avec Dieu et se soucie moins du culte et de la morale. Louis XIV suit Bossuet dans son rejet de ce délire mystique pouvant constituer une menace pour la « divine tissued » de l'Église. L'inspiratrice de cette doctrine, Madame Guyon, est emprisonnée à Vincennes puis à la Bastille.

202 Le pape ayant condamné

le quiétisme, Fénelon fait acte de soumission.

En janvier 1699, son titre et sa pension de « précepteur des Enfants de France » lui sont retirés.

Sa disgrâce est totale quand paraît, en avril de la même année, sans l'autorisation de l'auteur, *Les Aventures de Télémaque*. On voit dans cet ouvrage sur l'éducation d'un jeune prince une critique de l'absolutisme royal de Louis XIV.

Le roi lui-même n'est pas tendre pour Fénelon : « Monsieur l'archevêque de Cambrai est le plus chimérique des beaux esprits de mon royaume. »

De Cambrai, Fénelon continue de dénoncer les guerres de Louis XIV et de préconiser une monarchie fondée

beaux esprits de mon royaume."

Fénelon blijft vanuit Cambrai de oorlogen van Louis aanklagen en opkomen voor een monarchie die zich op rechtvaardigheid baseert. De aartsbisschop wijdt zich aan de armen en zieken in zijn bisdom. Tijdens de Spaanse Successieoorlog herbergt hij soldaten en deelt hij voedsel uit aan de bevolking.

De dood in 1712 van zijn geliefde pupil, Louis duc de Bourgogne, die altijd in contact bleef met zijn leermeester, is een zware slag voor Fénelon.

In 1713 wordt de Vrede van Utrecht gesloten die een einde maakt aan decennia oorlogen in West-Europa.

sur la justice. Il se consacre désormais aux pauvres et aux malades de son archidiocèse. Pendant la guerre de Succession d'Espagne, il héberge des soldats et nourrit la population.

En 1712, la mort de son ancien élève, Louis, duc de Bourgogne, toujours demeuré en contact avec son précepteur, est une épreuve douloureuse pour Fénelon.

En 1713, la paix d'Utrecht met fin à plusieurs décennies de guerres en Europe occidentale.

Fénelon meurt le 7 janvier 1715 à Cambrai. Le 1^{er} septembre, c'est au tour de Louis XIV, le monarque qu'il n'a jamais encensé. Louis avait survécu à son fils et successeur, le Grand Dauphin, et à son petit-fils.

Fénelon sterft zelf op 7 januari 1715 in Cambrai. Op 1 september is het de beurt aan Lodewijk XIV, de monarch die hij nooit vleide. Louis had zijn zoon en troonopvolger, de Grand Dauphin, én zijn kleinzoon overleefd. Telemachus was nochtans klaar geweest voor de macht, die hij nooit zou krijgen. Het heet dat een moeilijk en arrogant kind onder invloed van zijn opvoeder Fénelon een vroom en rechtschapen man was geworden. Alleen een brief en een roman blijven achter, die getuigen van iemand die in de waarheid en de rechtvaardigheid probeerde te leven. ■

Télémaque n'a pu exercer le pouvoir, bien qu'il y fût préparé. Un enfant aussi difficile et arrogant serait sans doute, sous l'influence de son précepteur Fénelon, devenu un homme pieux et droit. Seuls une lettre et un roman continuent d'attester qu'un auteur a tenté d'incarner la vérité et la justice. ■

—Traduit du néerlandais par Jean-Philippe Riby

Lettre à Louis XIV

François de Salignac de la Mothe Fénelon

La personne, Sire, qui prend la liberté de vous écrire cette lettre, n'a aucun intérêt en ce monde. Elle ne l'écrit ni par chagrin, ni par ambition, ni par envie de se mêler des grandes affaires. Elle vous aime sans être connue de vous; elle regarde Dieu en votre personne. Avec toute votre puissance, vous ne pouvez lui donner aucun bien qu'elle désire, et il n'y a aucun mal qu'elle ne souffrît de bon cœur pour vous faire connaître les vérités nécessaires à votre salut.

Si elle vous parle fortement, n'en soyez pas étonné, c'est que la vérité est libre et forte. Vous n'êtes guère accoutumé à l'entendre. Les gens accoutumés à être flattés prennent aisément pour chagrin, pour âpreté et pour excès, ce qui n'est que la vérité toute pure. C'est la trahir que de



204 De graftombe van Fénelon in de kathedraal van Kamerijk (Cambrai), David d'Angers (1826) - Le tombeau de Fénelon par David d'Angers (1826), cathédrale de Cambrai.

ne vous la montrer pas dans toute son étendue. Dieu est témoin que la personne qui vous parle, le fait avec un cœur plein de zèle, de respect, de fidélité et d'attendrissement sur tout ce qui regarde votre véritable intérêt.

Vous êtes né, Sire, avec un cœur droit et équitable; mais ceux qui vous ont élevé ne vous ont donné pour science de gouverner que la défiance, la jalousie, l'éloignement de la vertu, la crainte de tout mérite éclatant, le goût des hommes souples et rampants, la hauteur et l'attention à votre seul intérêt.

Depuis environ trente ans, vos principaux ministres ont ébranlé et renversé toutes les anciennes maximes de l'État, pour faire monter jusqu'au comble votre autorité, qui était devenue la leur parce qu'elle était dans leurs mains. On n'a plus parlé de l'État ni des règles; on n'a parlé que du Roi et de son bon plaisir. On a poussé vos revenus et vos dépenses à l'infini. On vous a élevé jusqu'au ciel, pour avoir effacé, disait-on, la grandeur de tous vos prédécesseurs ensemble, c'est-à-dire pour avoir appauvri la France entière, afin d'introduire à la cour un luxe monstrueux et incurable. Ils ont voulu vous élever sur les ruines de toutes les conditions de l'État: comme si vous pouviez être grand en ruinant tous vos sujets, sur qui votre grandeur est fondée. Il est vrai que vous avez été jaloux de l'autorité, peut-être même trop dans les choses extérieures; mais, pour le fond, chaque ministre a été le maître dans l'étendue de son administration. Vous avez cru gouverner, parce que vous avez réglé les limites entre ceux qui gouvernaient. Ils ont bien montré au public leur puissance, et on ne l'a que trop sentie. Ils ont été durs, hautains, injustes, violents, de mauvaise foi. Ils n'ont connu d'autre règle, ni pour l'administration du dedans de l'État, ni pour les négociations étrangères, que de menacer, que d'écraser, que d'anéantir tout ce qui leur résistait. Ils ne vous ont parlé que pour écarter de vous tout mérite qui pouvait leur faire ombrage. Ils vous ont accoutumé à recevoir sans cesse des louanges outrées qui vont jusqu'à l'idolâtrie, et que vous auriez dû, pour votre honneur, rejeter avec indignation.

On a rendu votre nom odieux, et toute la nation française insupportable à tous nos voisins. On n'a conservé aucun ancien allié, parce qu'on n'a voulu que des esclaves. On a causé depuis plus de vingt ans des guerres sanglantes. Par exemple, Sire, on fit entreprendre à Votre Majesté, en 1672, la guerre de Hollande pour votre gloire et pour punir les Hollandais, qui avaient fait quelque raillerie, dans le chagrin où on les avait mis en troublant les règles du commerce établies par le cardinal de Richelieu. Je cite en particulier cette guerre, parce qu'elle a été la source de toutes les autres. Elle n'a eu pour fondement qu'un motif de gloire et de vengeance, ce qui ne peut jamais rendre une guerre juste; d'où il s'ensuit

que toutes les frontières que vous avez étendues par cette guerre, sont injustement acquises dans l'origine. Il est vrai, Sire, que les traités de paix subséquents semblent couvrir et réparer cette injustice, puisqu'ils vous ont donné les places conquises: mais une guerre injuste n'en est pas moins injuste pour être heureuse. Les traités de paix signés par les vaincus ne sont point signés librement. On signe le couteau sur la gorge: on signe malgré soi, pour éviter de plus grandes pertes: on signe comme on donne sa bourse quand il la faut donner ou mourir. Il faut donc, Sire, remonter jusqu'à cette origine de la guerre de Hollande, pour examiner devant Dieu toutes vos conquêtes.

Il est inutile de dire qu'elles étaient nécessaires à votre État: le bien d'autrui ne nous est jamais nécessaire. Ce qui nous est véritablement nécessaire, c'est d'observer une exacte justice. Il ne faut pas même prétendre que vous soyez en droit de retenir toujours certaines places, parce qu'elles servent à la sûreté de vos frontières. C'est à vous à chercher cette sûreté par de bonnes alliances, par votre modération, ou par les places que vous pouvez fortifier derrière; mais enfin, le besoin de veiller à notre sûreté ne nous donne jamais un titre de prendre la terre de notre voisin. Consultez là-dessus des gens instruits et droits; ils vous diront que ce que j'avance est clair comme le jour.

En voilà assez, Sire, pour reconnaître que vous avez passé votre vie entière hors du chemin de la vérité et de la justice, et par conséquent hors de celui de l'Évangile. Tant de troubles affreux qui ont désolé toute l'Europe depuis plus de vingt ans, tant de sang répandu, tant de scandales commis, tant de provinces ravagées, tant de villes et de villages mis en cendres, sont les funestes suites de cette guerre de 1672, entreprise pour votre gloire et pour la confusion des faiseurs de gazettes et de médailles de Hollande. Examinez, sans vous flatter, avec des gens de bien, si vous pouvez garder tout ce que vous possédez en conséquence des traités auxquels vous avez réduit vos ennemis par une guerre si mal fondée.

Elle est encore la vraie source de tous les maux que la France souffre. Depuis cette guerre, vous avez toujours voulu donner la paix en maître, et imposer des conditions, au lieu de les régler avec équité et modération. Voilà ce qui fait que la paix n'a pu durer. Vos ennemis, honteusement accablés, n'ont songé qu'à se relever et qu'à se réunir contre vous. Faut-il s'en étonner? Vous n'avez pas même demeuré dans les termes de cette paix que vous aviez donnée avec tant de hauteur. En pleine paix, vous avez fait la guerre et des conquêtes prodigieuses. Vous avez établi une chambre des réunions¹, pour être tout ensemble juge et partie: c'était ajouter l'insulte et la dérision à l'usurpation et à la violence. Vous avez cherché, dans le traité de Westphalie, des termes équivoques pour

surprendre Strasbourg. Jamais aucun de vos ministres n'avait osé, depuis tant d'années, alléguer ces termes dans aucune négociation, pour montrer que vous eussiez la moindre prétention sur cette ville. Une telle conduite a réuni et animé toute l'Europe contre vous. Ceux mêmes qui n'ont pas osé se déclarer ouvertement, souhaitent du moins avec impatience votre affaiblissement et votre humiliation, comme la seule ressource pour la liberté et pour le repos de toutes les nations chrétiennes. Vous qui pouviez, Sire, acquérir tant de gloire solide et paisible à être le père de vos sujets et l'arbitre de vos voisins, on vous a rendu l'ennemi commun de vos voisins, et on vous expose à passer pour un maître dur dans votre royaume.

Le plus étrange effet de ces mauvais conseils, est la durée de la ligue formée contre vous. Les alliés aiment mieux faire la guerre avec perte que de conclure la paix avec vous, parce qu'ils sont persuadés, sur leur propre expérience, que cette paix ne serait point une paix véritable, que vous ne la tiendriez non plus que les autres, et que vous vous en serviriez pour accabler séparément sans peine chacun de vos voisins dès qu'ils se seraient désunis. Ainsi, plus vous êtes victorieux, plus ils vous craignent et se réunissent pour éviter l'esclavage dont ils se croient menacés. Ne pouvant vous vaincre, ils prétendent du moins vous épuiser à la longue. Enfin ils n'espèrent plus de sûreté avec vous, qu'en vous mettant dans l'impuissance de leur nuire. Mettez-vous, Sire, un moment en leur place, et voyez ce que c'est que d'avoir préféré son avantage à la justice et à la bonne foi.

Cependant vos peuples, que vous devriez aimer comme vos enfants, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée; les villes et la campagne se dépeuplent; tous les métiers languissent et ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti. Par conséquent vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre État, pour faire et pour défendre de vaines conquêtes au dehors. Au lieu de tirer de l'argent de ce pauvre peuple, il faudrait lui faire l'aumône et le nourrir. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provision. Les magistrats sont avilis et épuisés. La noblesse, dont tout le bien est en décret, ne vit que de lettres d'État. Vous êtes importuné de la foule des gens qui demandent et qui murmurent. C'est vous-même, Sire, qui vous êtes attiré tous ces embarras; car, tout le royaume ayant été ruiné, vous avez tout entre vos mains, et personne ne peut plus vivre que de vos dons. Voilà ce grand royaume si florissant sous un roi qu'on nous dépeint tous les jours comme les délices du peuple, et qui le serait en effet si les conseils flatteurs ne l'avaient point empoisonné.

de confiance en vous, commence à perdre l'amitié, la confiance, et même le respect. Vos victoires et vos conquêtes ne le réjouissent plus; il est plein d'aigreur et de désespoir. La sédition s'allume peu à peu de toutes parts. Ils croient que vous n'avez aucune pitié de leurs maux, que vous n'aimez que votre autorité et votre gloire. Si le Roi, dit-on, avait un cœur de père pour son peuple, ne mettrait-il pas plutôt sa gloire à leur donner du pain, et à les faire respirer après tant de maux, qu'à garder quelques places de la frontière, qui causent la guerre ? Quelle réponse à cela, Sire ? Les émotions populaires, qui étaient inconnues depuis si longtemps, deviennent fréquentes. Paris même, si près de vous, n'en est pas exempt. Les magistrats sont contraints de tolérer l'insolence des mutins, et de faire couler sous main quelque monnaie pour les apaiser; ainsi on paye ceux qu'il faudrait punir. Vous êtes réduit à la honteuse et déplorable extrémité, ou de laisser la sédition impunie et de l'accroître par cette impunité, ou de faire massacrer avec inhumanité des peuples que vous mettez au désespoir en leur arrachant, par vos impôts pour cette guerre, le pain qu'ils tâchent de gagner à la sueur de leurs visages.

Mais, pendant qu'ils manquent de pain, vous manquez vous-même d'argent, et vous ne voulez pas voir l'extrémité où vous êtes réduit. Parce que vous avez toujours été heureux, vous ne pouvez vous imaginer que vous cessiez jamais de l'être. Vous craignez d'ouvrir les yeux; vous craignez d'être réduit à rabattre quelque chose de votre gloire. Cette gloire, qui endurecît votre cœur, vous est plus chère que la justice, que votre propre repos, que la conservation de vos peuples qui périssent tous les jours de maladies causées par la famine, enfin que votre salut éternel incompatible avec cette idole de gloire.

Voilà, Sire, l'état où vous êtes. Vous vivez comme ayant un bandeau fatal sur les yeux; vous vous flattez sur les succès journaliers, qui ne décident rien, et vous n'envisagez point d'une vue générale le gros des affaires, qui tombe insensiblement sans ressource. Pendant que vous prenez, dans un rude combat, le champ de bataille et le canon de l'ennemi, pendant que vous forcez les places, vous ne songez pas que vous combattez sur un terrain qui s'enfonce sous vos pieds, et que vous allez tomber malgré vos victoires.

Tout le monde le voit et personne n'ose vous le faire voir. Vous le verrez peut-être trop tard. Le vrai courage consiste à ne se point flatter, et à prendre un parti ferme sur la nécessité. Vous ne prêtez volontiers l'oreille, Sire, qu'à ceux qui vous flattent de vaines espérances. Les gens que vous estimez les plus solides sont ceux que vous craignez et que vous évitez le plus. Il faudrait aller au-devant de la vérité, puisque vous êtes roi, presser les gens de vous la dire sans adoucissement, et encourager ceux qui sont

trop timides. Tout au contraire, vous ne cherchez qu'à ne point approfondir; mais Dieu saura bien enfin lever le voile qui vous couvre les yeux, et vous montrer ce que vous évitez de voir. Il y a longtemps qu'il tient son bras levé sur vous; mais il est lent à vous frapper, parce qu'il a pitié d'un prince qui a été toute sa vie obsédé de flatteurs, et parce que, d'ailleurs, vos ennemis sont aussi les siens. Mais il saura bien séparer sa cause juste d'avec la vôtre, qui ne l'est pas, et vous humilier pour vous convertir; car vous ne serez chrétien que dans l'humiliation. Vous n'aimez point Dieu; vous ne le craignez même que d'une crainte d'esclave; c'est l'enfer, et non pas Dieu, que vous craignez. Votre religion ne consiste qu'en superstitions, en petites pratiques superficielles. Vous êtes comme les Juifs dont Dieu dit: *Pendant qu'ils m'honorent des lèvres, leur cœur est loin de moi.* Vous êtes scrupuleux sur des bagatelles, et endurci sur des maux terribles. Vous n'aimez que votre gloire et votre commodité. Vous rapportez tout à vous, comme si vous étiez le Dieu de la terre, et que tout le reste n'eût été créé que pour vous être sacrifié. C'est, au contraire, vous que Dieu n'a mis au monde que pour votre peuple. Mais, hélas ! Vous ne comprenez point ces vérités: comment les goûteriez-vous ? Vous ne connaissez point Dieu, vous ne l'aimez point, vous ne le priez point du cœur, et vous ne faites rien pour le connaître.

Vous avez un archevêque² corrompu, scandaleux, incorrigible, faux, malin, artificieux, ennemi de toute vertu, et qui fait gémir tous les gens de bien. Vous vous en accommodez, parce qu'il ne songe qu'à vous plaire par ses flatteries. Il y a plus de vingt ans qu'en prostituant son honneur, il jouit de votre confiance. Vous lui livrez les gens de bien, vous lui laissez tyranniser l'Église, et nul prélat vertueux n'est traité aussi bien que lui.

Pour votre confesseur³, il n'est pas vicieux, mais il craint la solide vertu, et il n'aime que les gens profanes et relâchés: il est jaloux de son autorité, que vous avez poussée au-delà de toutes les bornes. Jamais confesseurs des rois n'avaient fait seuls les évêques, et décidé de toutes les affaires de conscience. Vous êtes seul en France, Sire, à ignorer qu'il ne sait rien, que son esprit est court et grossier, et qu'il ne laisse pas d'avoir son artifice avec cette grossièreté d'esprit. Les jésuites même le méprisent et sont indignés de le voir si facile à l'ambition ridicule de sa famille. Vous avez fait d'un religieux un ministre d'État. Il ne se connaît point en hommes, non plus qu'en autre chose. Il est la dupe de tous ceux qui le flattent et lui font de petits présents. Il ne doute ni n'hésite sur aucune question difficile. Un autre très droit et très éclairé n'oserait décider seul. Pour lui, il ne craint que d'avoir à délibérer avec des gens qui sachent les règles. Il va toujours hardiment, sans craindre de vous égarer; il penchera toujours au relâchement et à vous entretenir dans l'ignorance. Du moins,

il ne penchera aux partis conformes aux règles, que quand il craindra de vous scandaliser. Ainsi, c'est un aveugle qui en conduit un autre, et, comme dit Jésus-Christ, *ils tomberont tous deux dans la fosse.*

Votre archevêque et votre confesseur vous ont jeté dans les difficultés de l'affaire de la régale⁴, dans les mauvaises affaires de Rome; ils vous ont laissé engager par M. de Louvois dans celle de Saint-Lazare⁵, et vous auraient laissé mourir dans cette injustice si M. de Louvois eût vécu plus que vous.

On avait espéré, Sire, que votre conseil vous tirerait de ce chemin si égaré; mais votre conseil n'a ni force ni vigueur pour le bien. Du moins Mme de M[aintenon] et M. le D. de B[eauvillier] devaient-ils se servir de votre confiance en eux pour vous détromper; mais leur faiblesse et leur timidité les déshonorent et scandalisent tout le monde. La France est aux abois; qu'attendent-ils pour vous parler franchement ? Que tout soit perdu ? Craignent-ils de vous déplaire ? Ils ne vous aiment donc pas, car il faut être prêt à fâcher ceux qu'on aime, plutôt que de les flatter ou de les trahir par son silence. À quoi sont-ils bons, s'ils ne vous montrent pas que vous devez restituer les pays qui ne sont pas à vous, préférer la vie de vos peuples à une fausse gloire, réparer les maux que vous avez faits à l'Église, et songer à devenir un vrai chrétien avant que la mort vous surprenne ? Je sais bien que, quand on parle avec cette liberté chrétienne, on court risque de perdre la faveur des rois; mais votre faveur leur est-elle plus chère que votre salut ? Je sais bien aussi qu'on doit vous plaindre, vous consoler, vous soulager, vous parler avec zèle, douceur et respect; mais enfin il faut dire la vérité. Malheur, malheur à eux s'ils ne la disent pas, et malheur à vous si vous n'êtes pas digne de l'entendre ! Il est honteux qu'ils aient votre confiance sans fruit depuis tant de temps. C'est à eux à se retirer si vous êtes trop ombrageux et si vous ne voulez que des flatteurs autour de vous. Vous demanderez peut-être, Sire, qu'est-ce qu'ils doivent vous dire; le voici: ils doivent vous représenter qu'il faut vous humilier sous la puissante main de Dieu, si vous ne voulez qu'il vous humilie; qu'il faut demander la paix, et expier par cette honte toute la gloire dont vous avez fait votre idole; qu'il faut rejeter les conseils injustes des politiques flatteurs; qu'enfin il faut rendre au plus tôt à vos ennemis, pour sauver l'État, des conquêtes que vous ne pouvez d'ailleurs retenir sans injustice. N'êtes-vous pas trop heureux, dans vos malheurs, que Dieu fasse finir les prospérités qui vous ont aveuglé, et qu'il vous contraigne de faire des restitutions essentielles à votre salut, que vous n'auriez jamais pu vous résoudre à faire dans un état paisible et triomphant ? La personne qui vous dit ces vérités, Sire, bien loin d'être contraire à vos intérêts, donnerait sa vie pour vous voir tel que Dieu vous veut, et elle ne cesse de prier pour vous. ■

Correspondance de Fénelon, Tome II, Lettres antérieures à l'épiscopat 1670-1695, Texte établi par Jean Orcibal, Paris, Éditions Klincksieck, 1972.

- 1 Pour renforcer les frontières nord et est de son royaume, Louis XIV s'empresse, dès la signature du traité de Nimègue (1678), de poursuivre sa politique d'annexions. Les « chambres des réunions » sont des commissions chargées de rechercher les anciennes dépendances des pays concédés à la France par les traités de Westphalie (1648) en vue de leur rattachement (« réunion ») au royaume de France.
- 2 François Harlay de Champvallon (1625-1695) a été nommé archevêque de Paris en 1670. C'est lui qui aurait célébré le mariage secret de Madame de Maintenon avec le roi. Dans l'affaire de la régale (voir note 4), il soutient Louis XIV contre le pape.
- 3 François d'Aix, seigneur de La Chaise (1624-1709) est plus connu sous le nom de père Lachaise. Ce jésuite a été le confesseur du roi de 1675 presque jusqu'à sa mort en 1709. Il a donné son nom à un cimetière parisien célèbre.
- 4 *L'affaire de la régale* est le conflit qui oppose Louis XIV à la papauté au sujet des droits royaux sur les revenus des diocèses ou abbayes tombés en vacance jusqu'à la nomination par le roi d'un nouvel évêque ou abbé.
- 5 *L'ordre des hospitaliers de Saint-Lazare* était riche et puissant du temps de son grand vicaire, également ministre de la Guerre, le marquis de Louvois (1641-1691).